

XYZ. La revue de la nouvelle

Un aller simple

Germain Bonneau



Numéro 9, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneau, G. (1987). Un aller simple. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 17–22.

Germain Bonneau

Un aller simple

Roissy, aéroport Charles-de-Gaulles, 9 heures 28.

«Les passagers à destination de Montréal par le vol 033 d'Air France sont priés de se présenter à la porte 42. Dernier appel.»

Dernier appel! Retour en ligne directe. Me voici. Billet. Douane. Navette. Embarquement. L'avion ronronne un peu, comme un chat qu'on caresse. On s'agite, on s'installe, on fait semblant d'être à l'aise. Voilà! Maintenant, l'avion recule. Lui aussi. Ça non plus ne peut pas rester en place. Ne peut pas ne pas bouger. Pourquoi ne pas rester là? Ici. Ainsi.

Assis dans un avion, moteurs en marche sur une piste d'aérogare, tout est possible. Possible. Mais on recule. Tout le temps, on recule. Une heure, une journée. Toute la semaine. On pourrait rester là, assis, en attendant le défilé: dîner, souper, déjeuner, le film sur l'écran qui descend, qui remonte, qui redescend. Un an, dix ans dans cet avion, moteurs en marche, à attendre, à se dire qu'on va partir, bientôt, qu'on volera six ou sept heures, à penser qu'on prendra une douche, un bain à l'arrivée, qu'on se raserà à la maison. La maison... Il n'y a plus de maison, pas de maison, jamais eu de maison. Né dans cet avion. Encore attaché au sein. En attente de venir au monde. En attente de décoller de terre. S'envoler.

Mais non. L'avion ne part pas. Il partira, mais il ne bouge pas encore. Les jambes s'engourdissent un peu, l'air climatisé fonctionne pour le moment. On l'arrêtera plus tard, au moment où les moteurs gronderont, vrombiront comme un roulement de tonnerre qu'on sentira sous le plancher, dans nos pieds, dans le siège, dans mon ventre qui chatouillera. Il fera chaud dans l'avion pendant tout le temps du décollage où l'avion, arrêté en bout de piste comme une menace, comme

quelqu'un qui se retourne une dernière fois pour saluer de la main, pour dire quelque chose de final, du bout des yeux, du bout de son coeur, du bout de son amertume, où l'avion prendra son élan en donnant l'impression d'être retenu, d'être tiré par en arrière, les roues qui roulent à vide dans le sable ou la boue, où l'avion n'arrivera plus à en finir de vouloir partir. Et roulera finalement. Il accélérera très rapidement et on sentira l'enduit de bitume, ses petites failles, ses petites crevasses, ses petites bosses, ses petits creux — imperceptibles, presque, à l'oeil nu; on sentira le sol, la TERRE. Et on quittera la TERRE. On finira par croire qu'on vole. Comme ça, sournoisement, sans avertissement. À ce moment-là, l'air climatisé se remettra en marche.

On n'a pas encore bougé. Ça viendra, tout à l'heure, question de minutes. Mais voilà, on oublie, d'une minute à l'autre, l'instant qui vient de passer. Et c'est toujours l'histoire de quelques minutes, le temps qu'on explique bien les consignes de sécurité: masques à oxygène, gilets de sauvetage, gonflables, sorties de secours. Le temps de passer les journaux, *Paris Match*, *le Nouvel Observateur*, *l'Équipe*, *le Matin*, *le Monde*... tous ces mots pour jouer... Quitter la Terre pour le monde... La navette s'est détachée de l'avion, le train roulant pour les bagages aussi. La Terre se détache de nous. La Terre coupe ses liens. La Terre se prépare à nous quitter. Tout à l'heure, après le départ, elle retournera à son occupation infinie: elle tournera.

Le parallèle s'impose: comme un cinéaste très lent, très patient qui tient dans ses mains le scénario final, elle tournera son grand film, un très très long métrage. Avec son vivant, en stéréo, dolby, *sensoround*, voix humaines, cris des hommes, voix animales, plaintes des bêtes, voix végétales des montagnes qui s'étranglent, des mers tristes et calmes qui pleurent lentement, des rivières, des fleuves qui éclatent de rire, de joie, de peine et de misère, des rochers qui dorment en ronflant ou qui tombent avec des grands cris sourds. On entendra le son des villes qui jonchent le sol avec fracas, sirènes et bombes, des villes qui pavent la Terre d'interminables rubans noirs, des villes qui s'étendent maladroitement comme des géantes aveugles et lourdes empêtrées dans leurs robes, leurs dentelles, leurs chapeaux compliqués, leurs gros sabots, comme des géantes de bois, de métal et de verre qui trébuchent et s'écrasent avec fureur, énormes marionnettes cassées et désarticulées... Autant en emporte le vent...

Nous, nous tournerons autour. La Terre nous aura jetés dans le ciel, le grand ciel bleu et blanc, et nous tournerons autour d'elle, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Nous essaierons de gagner du

temps. En attendant.

Je mettrai mes pantoufles de voyage, des petites pantoufles en cuir qui se plient, comme des gants; le confort. Je serai bien calme, avec quand même une petite angoisse joyeuse, au fond. Au fond de moi-même, tout au fond, dans mon ventre. Je la sentirai dans mes intestins, puis plus bas, jusque dans mon sexe. J'aimerai ça, comme les autres fois. Avant. Lisbonne, New York, Vienne, Amsterdam, Mexico, Panama... Des noms de femmes. Des noms d'hommes. Mon nom. Mon nom à moi. Comme si j'étais d'ailleurs.

On n'a pas encore bougé. Mon avion ne bouge pas. Il sent pour le moment, il sent l'air, il se sent. Ça ressemble à un souffle de baleine qui ne s'arrêtera plus. Il sent le propre à l'intérieur, il sent l'impeccable, le produit nettoyant, détachant, désinfectant. C'est comme ça qu'il se débarrasse des autres. De leurs corps, de leurs âmes, de leurs pensées, de leurs idées. Il les aspire, les décape, à l'eau de javel, à l'acide chlorhydrique en petites bombes. Efficace. Un avion neuf, tout neuf, pour moi.

Les autres? Il n'y aurait personne dans cet avion. Chaque siège occupé par un mannequin — des mannequins d'hommes, de femmes, des mannequins d'enfants, de vieillards qui vont peut-être nous obliger à faire escale à Londres, à Reikjavik ou à Gander, à cause d'une hémorragie cérébrale, d'un infarctus. Mais non! Les mannequins n'ont pas de saute d'humeur métabolique, les mannequins d'enfants ne pleurent pas. Les mannequins lisent, dorment, ont l'air de lire, ont l'air de dormir, de regarder le film. Il n'y a que les mannequins d'hôtesse qui bougent, asexués, stérilisés, sans amour, sans âme, avec des yeux bien bleus, des poils blonds, une bouche, des mains, des jambes. Je le vois bien quand elles passent dans les allées, ce sont des automates. Après, après le décollage, elles viendront m'offrir un apéritif. Je prendrai un scotch et je dirai «Double, s'il vous plaît». Je resterai poli. Elles vont me réciter le menu, me proposer du vin puis du café, un digestif. Et plus tard, je redemanderai du café et un alcool à l'hôtesse, déroutée, obligée de changer son programme. Moi, j'aurai l'air de quelqu'un, je réfléchirai, je ferai celui qui fait le bilan, comme on dit.

Ç'aura été un beau voyage. Ce sera un voyage. Le voyage de quelqu'un, d'un homme en Europe, dans les vieux pays, si vieux. En y pensant maintenant, me vient l'impression qu'en Europe, tout est vieux, même le neuf, même les enfants et les fous. On dirait que rien n'y naît et ce serait ça qui nous enchante. Un vêtement usagé acheté au marché aux puces, déjà porté par quelqu'un qui l'aurait acheté usagé aussi au

marché aux puces... et ça durerait depuis des siècles. Quoi de neuf, Europe? Rien... Les premiers *rushes* du film, tournés au début, il y a si longtemps déjà. Ces images dont on se demande pourquoi on les a tournées pour se dire finalement qu'on devait avoir de bonnes raisons.

Ainsi l'Europe est-elle tout à fait justifiée. Elle aussi a ses raisons, sans doute, comme ce Penseur, que j'ai bien observé il y a quatre jours, assis sur son rocher, mensonge de pierre déguisé en bronze, qui n'a pas l'air de penser plus que la chatte, qui n'a l'air de rien, sinon d'une statue de pierre sur un bloc de pierre, comme un pot de fleurs séchées, pierre depuis le début du monde jusqu'à la fin du monde, depuis le bout des orteils jusqu'à son calot de pierre qu'on ne peut pas vraiment prendre pour des cheveux. Je ne crois pas qu'il pense; il aurait plutôt, lentement, pendant longtemps, chié ce bloc sur lequel il aurait l'air d'être assis, qui se serait petit à petit solidifié sous lui, avec lui. On trouve son double, des clones, un peu partout sur la Terre: à San Francisco où je l'ai vu pour la première fois, par hasard, dans un *sight seeing tour*; à Montréal, où il n'avait pas du tout affaire; à Chicoutimi — un bout du monde — parodié, en carton-pâte peint, aussi vrai que le vrai. Et partout, il avait l'air d'avoir un problème, sauf là, à Paris, dans ce parc très calme sur la rue de Varennes: il n'était pas seul...

Je sens encore respirer la Terre sous les roues, sous mon ventre, et je remarque comme c'est dur de s'élever contre elle. Peut-être que l'important est de savoir que ce sera possible dans quelques instants. Peut-être que l'important est justement ce possible, ces quelques minutes, cet «en attendant» si long; et si délicieux. On me remettra une petite couverture, au cas où j'aurais froid, là-haut. À trente-cinq mille pieds, la température est de moins cinquante. Mais je sais bien qu'on ne sent pas le froid dans l'avion, c'est réglé, pressurisé, c'est pensé, c'est chauffé. D'ailleurs, on ne sent rien dans l'avion, juste qu'on s'arrache, pendant un très long moment, parfois des heures, des jours; juste, à l'occasion, un son très curieux quand un des réacteurs attrape un oiseau, et ça, c'est très court. «Brrrrrrichchchts-chlouck» et ça s'arrête tout net. Sinon c'est le silence, la quiétude promise. Et je ne sentirai rien. Moi non plus.

Je suis bien. Je suis très bien. Confortable. Et j'aime cet avion. «Avion, je t'aime.» C'est ridicule, mais j'imaginerais une histoire à se raconter quand on est ivre: «L'homme qui aimait un avion», et l'avion dirait à l'homme, suppliant: «Prends-moi, prends-moi toute!...» J'y penserai quand je serai en haut, quand je serai un peu saoul, si je n'ai rien à faire... Mais je serai occupé, sans doute. Il y a toujours à s'occu-

per en avion. Il y aura le film après le dîner. J'ai déjà consulté le programme dans cette espèce de revue hybride, prétentieuse, qui nous vend des parfums, des tabacs, des alcools, du papier. J'ai tourné les pages compulsivement jusqu'au programme de cinéma. Je dis que c'est important le cinéma en avion. Pour se souvenir. À cause du temps arrêté. Les petits stores boucheront les hublots. Il fera noir. La mer sera en dessous, seulement la mer et un peu de glace. Personne ne nous verra. Nous serons seuls au ciné-parc. Ce sera *Purple Rose of Cairo*. Ça se passera sûrement en Égypte, d'habitude il n'y a pas de mystère avec Woody Allen. Et pourtant... Est-ce que Rose sera une fleur? Ou une femme... Et si c'était un bar? Une chanson?... Ça doit être une chanson, c'est un bon titre; en plus, ça peut être une chanson sur une femme, sur une fleur ou sur un bar. Je ne vois pas où ça pourrait être drôle, mais après tout, Woody Allen n'est pas absolument obligé d'être drôle.

Ce qui est bien avec les films en avion, c'est que je ne les ai jamais vus avant, sur Terre. Ça me donne l'impression qu'on ne les présente que dans le ciel. À la limite, ça peut nous obliger à prendre l'avion pour les voir. Ça, ce serait une idée vraiment intelligente si je faisais du marketing: «Sur le vol Paris-Montréal, vous pourrez voir *Purple Rose of Cairo*. Sur Londres-Istamboul, *La femme de l'Hôtel*. Sur Munich-Mexico, *Berlin* de Fasbinder, première partie à l'aller, deuxième partie au retour, etc.»

Et puis il pourrait y avoir des films encore plus longs, des films de vingt-quatre heures, des films d'une semaine, d'un an. Petit à petit, on n'annoncerait que les départs, le lieu, l'heure, et le film ne finirait jamais. Le titre n'aurait plus d'importance, la destination non plus. Bientôt il n'y aurait plus de sortie d'urgence, plus de gilet de sauvetage, plus de destination. Plus d'importance... Que des gens assis dans un avion qui irait ailleurs, nulle part. Tout serait possible. Tout sera vraiment possible. Uniquement possible, puisqu'il n'y aura plus d'arrivée. Nous serons essentiellement ailleurs, reculant à l'inverse du temps ni perdu ni gagné, à la même vitesse, à l'envers. Nous vieillirons dans cet avion. Nous deviendrons très vieux mais sans âge. Nous n'aurons plus le temps. Nous serons possibles. Très longtemps. Toujours.

Les jours ne passeront plus, éternellement au soleil. La nuit ne viendra jamais. Ni aller ni retour, un point c'est tout. Un point avec des ailes, un point qui tourne sur lui-même, un point qui s'avale, un point noir. Un trou. Un vide. Une absence. Un non-lieu. Nous nous abstenons d'existence. Nous nous soustrairons à la contingence. Nous nous abstrairons. Sans retour... Nous existerons peut-être. Comme avant.

«...Mesdames, messieurs, nous sommes désolés de vous annoncer que le départ sera retardé de quelques heures. Pour des raisons qui ne dépendent pas de notre volonté, nous nous voyons obligés de changer d'appareil. Dans quelques minutes la navette viendra s'arrimer de nouveau. Nous vous prions de bien vouloir....»

Je n'ai jamais pris cet avion.

| Germain Bonneau: Chicoutimi. 1949. «Un aller simple» est son deuxième texte publié. En préparation: un roman et des nouvelles.